

Pour quelles raisons obscures ou cachées ai-je commencé ce journal ? Je ne sais. La solitude ? Cela en est une mauvaise. Avec Goliath et Vlad je ne suis pas seule. Sans parler de Sarah évidemment. Je ne me sens pas seule. Alors ? Pour laisser une trace ? Je ne le crois pas. Peut être davantage pour m'assurer que ces événements que je vis sont bel et bien réels. Voilà je suppose la simple vérité : J'ai du mal à croire à ma propre réalité.

Au pas doux de Goliath j'ai du temps pour penser. Le monde se répand autour de moi, trépidant et nerveux comme l'eau descend d'une cascade et s'écoule en dansant autour de roches immuables. Goliath, Vlad et moi sommes ces rochers, enfin c'est bien ce dont je voudrais me targuer !

Notre voyage a débuté il y a près de trois ans maintenant. Trois ans... C'est à peine croyable ! Tantôt il m'apparaît que je suis née sur ces routes, tantôt il me semble que ce n'est qu'hier que nous prenions notre départ, joyeux et inconscients.

De toute façon avais-je d'autre choix ? La réponse est non, claire et ferme. Certes j'aurais pu me construire une vie dans un cadre répondant plus aux normes établies, sans doute aurais-je pu devenir autre chose qu'une nouvelle nomade, mais il m'aurait été impossible de rester. La fuite était ma seule option.

Bien sûr si papa avait vécu tout aurait été différent. Quoique avec des « si » on mettrait volontiers Paris en bouteille. Donc papa est mort et Laure en a bien profité. Peu importe j'ai eu dix huit ans et je suis partie. Nous lui avons échappé. Jamais papa je ne te remercierai assez d'avoir pensé à mettre les papiers de Goliath ainsi que

ceux de Vlad à mon nom. C'était inespéré, presque miraculeux.

Cette année-là, alors que tu nous avais tous laissés depuis quelques mois déjà, j'ai obtenu mon bac et j'ai filé en plein été, au lendemain de mon officielle majorité. Je me souviens de ma peur, de ma nervosité, lorsque sellant mon géant débonnaire j'ai sifflé Vlad et nous sommes partis dans la nuit. De toutes manières j'eusse encore eu plus peur de rester avec elle.

Je me rappelle de cette nuit étoilée, pleine des senteurs quasi suffocantes de ma Provence, qu'un vent tiède balayait nonchalamment. Les battus de Goliath résonnaient fermement sur les chemins caillouteux, et chaque pas était une victoire, un élan vers notre liberté. L'air était doux, rassurant nos cœur battants, tels la caresse d'une mère ou d'un amant. Moi je n'avais ni l'un ni l'autre mais je t'avais toi, Goliath, mon immense compagnon ainsi que Vlad, mon parfait bodyguard.

Nous avons profité de la nuit afin de traverser Arles, puis nous nous sommes enfoncés plus avant en Camargue, nous faisant poursuivre par des hordes de moustiques affamés, tombés subitement fous d'amour pour notre équipage et ne rêvant plus que de nous dévorer de baisers. Ce dont nous nous serions fort bien passé !

Je me souviens pourtant de notre récompense lorsque le soleil se leva sur les marais et les étangs, enflammant roseaux et saladelles. Un instant le souffle nous manqua. Même Vlad d'ordinaire peu poète fut saisi par le spectacle.

Nous avons mis deux jours pour parvenir jusqu'aux Salins, jusqu'à la mer. Quel souvenir ! Ce jour là un Mistral capricieux faisait se lever les vagues et tournoyer les dunes. Peu de touristes avaient eu le courage de rester. La plage nous appartenait. Vaguement abrités par un tronc rejeté par le Rhône, nous sommes restés là, aiguillonnés par les éléments, les yeux perdus vers cet horizon liquide, mouvant et insaisissable.

Le crépuscule tout soudain apporta un calme surréaliste, une mer étale et une sérénité nouvelle. Comme aux premiers temps d'une humanité retrouvée nous avons fait un feu de bois flotté, et apaisés comme jamais nous nous sommes endormis tous les trois.

Nous sommes restés plusieurs jours dans cette tranquillité de vie en aparté. Le beau temps ramena les vacanciers, qui nous découvrirent là, avec étonnement et curiosité. Vlad s'en fut conquérir le cœur de quelques caniches naines, et d'une boxer au tempérament joyeux, tandis que nos nouveaux voisins installaient leur campement temporaire. Je leur proposais mon aide, ils m'offrirent un café, et leurs enfants, attirés et effrayés à la fois par la taille de Goliath partirent néanmoins en mission afin de lui proposer une pomme.

Ce furent des journées délicieuses de construction, d'apprentissage de ma nouvelle indépendance. Nous jouâmes dans les vagues à nous poursuivre, à nous attraper en une ronde folle tels des chiots ou des poulains un peu fous, ivres de liberté. Nous galopâmes jusqu'à l'embouchure du fleuve, laissant des empreintes éphémères dans le sable mouillé.

Les nudistes venus là, trouver calme et repos, nous regardaient passer avec incrédulité, n'osant croire à cette entrée intempestive d'une « textile » ! Moi il me semblait rêver. Je me laissais emporter par le rythme des foulées de Goliath, bercer par le son de ses sabots sur la grève. Mes mains dans sa crinière, mes jambes nues épousant parfaitement son dos large et musculeux, nous n'étions plus qu'un seul être, ni humain ni cheval.

Bien sûr comme toute parenthèse il fallut à un moment la refermer, nos finances peu importantes baissaient pathétiquement même s'il ne nous semblait pas dépenser grand chose. Allons, il nous fallait dès à présent regagner le monde des hommes. Empaquetant mes maigres possessions et les rangeant dans mes sacoches, je sellais mon

colosse noir et en sifflotant doucement nous partîmes sur les routes à la recherche d'un moyen de subsistance.

Etonnamment je n'avais aucune crainte. Avais-je confiance dans ma bonne étoile ? Je ne crois pas, en tout cas pas plus que maintenant ! Non, juste un sentiment réconfortant de la justesse de la voie que nous empruntions.

Au pas chaloupé de Goliath nous nous sommes enfoncés en Camargue, au gré de petites routes bordées de marécages couverts de roseaux et d'enganes. De loin en loin quelques toros tout en muscles et mauvais caractères, nous regardaient passer en ruminant de sombres pensées. Nous les saluions gaiement ce qui achevait de les déstabiliser. Quels drôles de touristes semblaient-ils penser !

Finalement nos pas nous ont emportés jusqu'au bord du Vaccarès qu'un soleil couchant faisait resplendir d'un stupéfiant dégradé de rose, de violet et de mauve. Là, tout à côté de l'étang majestueux, se trouvait la manade d'un très ancien ami de mon père. Nous nous engageâmes sur un chemin poussiéreux bordé de tamaris en fleurs. En pénétrant dans la cour nous vîmes le mas s'étendant sur la droite, les écuries en face et plus loin à gauche l'arène pour l'entraînement des toros et des chevaux. Le soleil descendait bas à l'horizon et les activités se calmaient. Les bêtes avaient toutes été nourries et soignées, la cour avait été soigneusement balayée et les hommes pouvaient espérer un moment de repos, réunis sous la longue treille. Ils se laissaient lourdement tomber sur les bancs en bois, tout en se lançant de rudes interpellations entrecoupées de rires.

Tout à coup les chiens du mas nous aperçurent et se précipitèrent sur Vlad, qui les attendit fièrement campé sur ses pattes, les impressionnant par sa carrure et son calme. Les hommes, atablés devant leur rituel pastis nous aperçûmes alors. Les conversations se turent aussitôt. On n'entendait que les grognements des chiens et le cliquetis du mors que Goliath rongeaît un peu nerveusement. Les gardians en chemises et jeans maculées de poussière, me

dévisageaient avec une curiosité peu amène. Je n'osais plus respirer.

Lorsqu'un sexagénaire aux larges épaules et à la figure burinée par les intempéries, siffla les chiens et s'exclama ;

— Eh Vaïe ! Qui voilà ! Descend de ton monstrasse de cheval et viens donc boire un coup avec nous.

Je mis pied à terre et attachais Goliath à une barre prévue à cet effet, avant de m'avancer timidement vers la terrasse, sous le feu des regard de tous ceux qui y étaient rassemblés.

— Allez ma belle, viens donc t'asseoir à côté de moi. S'exclama le patron avec un bon sourire rassurant. Alors ma fille que viens-tu faire par chez nous ?

Je bus une longue gorgée d'orangeade délicieusement fraîche, avant de répondre à mi-voix :

— Oh M'sieu Chabadon je cherche du travail...

Il repoussa son chapeau en feutre noir, et se gratta la tête.

— Du travail, ma belle ! Et ben ça... On devrait pouvoir s'en arranger. Qu'est-ce t'en penses Esteban ?

L'interpellé reposa nonchalamment son verre, me jaugeant un instant de son regard très sombre, avant de répondre :

— T'es la fille de Raoul Cabagnol non ?

Je relevais crânement le front avant de lancer :

— Oui, et alors ?

— Alors tu peux commencer demain.

Je perdis un instant contenance. Comment ? Il me suffisait d'être la fille de mon père et tout à coup tout devenait simple ? Pourquoi ?

Je bravais son regard intimidant en lançant farouchement :

— En quoi cela est un gage de mes capacités ?

Il étira ses lèvres fines en ce qui parut un sourire, avant de faire :

— Je t'ai vu présenter ce cheval l'hiver dernier, à Avignon, alors je sais ce que tu peux faire. De plus ton père

s'y connaissait vraiment en chevaux, il avait le coup d'œil, le doigté, ça m'étonnerait que tu ne tiennes pas de lui...

Un autre gardian hocha la tête, en murmurant :

— Ah ben oui, ça on l'estimait tous le Cabagnol...

Le vieux Chabaddon, levant alors son verre aux effluves anisés, s'exclama :

— A notre nouvelle gardian la p'tite Maximilienne !
Bienvenue à toi, ma belle !

C'est ainsi que Goliath, Vlad et moi avons fait nos débuts au Mas des Salicornes. J'eus droit à une petite chambre au-dessus des écuries. De mon lit je pouvais entendre le grattement des chevaux sur leur litière, le cliquetis de leurs longes, c'était pour moi aussi rassurant qu'une berceuse. Goliath trouva une place en stalle dans l'écurie, où sa taille parut encore plus démesurée aux côtés des petits camarguais ! Vlad, lui, dormait comme toujours avec moi, il était et il est toujours envers et contre tout mon bodyguard. Le sachant avec moi, nul n'osait s'aventurer à venir m'importuner. De toute manière, tous me savaient sous la protection paternelle de Monsieur Chabaddon, et nul n'aurait souhaité le mécontenter.

Mon boulot était à la fois simple et prenant : j'étais là pour accueillir les éventuels touristes et les emmener le cas échéant en balade. Cela pouvait être soit monté, nous avions pour cela vingt petits chevaux blancs parfaits pour cette activité, soit attelé. Pour ce faire je sortais une longue carriole en bois, magnifiquement refaite, à laquelle j'attelais mon géant noir, Goliath. Nous partions pour des promenades allant d'une simple heure à la journée.

Le soir je tombais comme une masse, rompue par ces journées, par ces touristes venant par cars entiers, qui surexcités me bombardaient de mille questions.

Ah les touristes ! Il y en avait de toutes sortes, de toutes catégories : des vieux qui aimaient le pas sûr de Goliath et s'ébaubissaient des reflets changeant du Vaccarès. Des plus jeunes qui se croyaient encore assez frais pour monter

et ne rêvaient que d'épater la galerie par des hurlements et des réclamations intempestives de galopades. Avec moi pas question ! Mes chevaux n'étaient pas là pour faire galoper d'inconscients vacanciers ! Parfois l'envie me démangeait quand même de laisser partir ma troupe en une folle cavalcade et que quelques croupades bien senties fassent choir les incompetents dans la vase nauséabonde des roubines ! Bien sûr serrant les dents, je n'en faisais rien. Je souffrais à l'époque du syndrome de la gentille petite fille. J'essaye de m'en guérir ce qui n'est pas si facile.

Il y avait aussi les ados, les filles toutes en rires stridents et mines aguicheuses au cas où quelques gardians ne les auraient point encore remarquées ! Elles venaient le plus souvent en short minuscule, tee-shirt encore plus microscopique et chaussures à talons. C'était désopilant ! Elles me considéraient moi, mes jeans' et mes boots avec dédains, ce qui me faisait sourire. Tout à l'heure elles reviendraient percluses de coups de soleil, les cuisses râpées par la selle, hagardes et loqueteuses alors que pour ma part j'arborerais toujours la même mine souriante !

On trouvait aussi, ceux, qui pour le montant de la promenade s'imaginait que l'accompagnatrice (en l'occurrence moi) était comprise dans le prix ! Si une réponse cinglante ne suffisait pas à calmer leurs ardeurs, il me suffisait d'un geste et la silhouette d'Esteban semblait se matérialiser. Avec sa simple question : « Y a un problème, Max ? » appuyée par un de ses airs sombres qui était sa seconde nature, il faisait se ratatiner les plus acharnés. Aucune chance que le moindre détraqué sexuel ait pu m'approcher !

Ensuite nous avons d'admirables cars climatisés, bourrés de touristes étrangers venus se dépayser dans notre terre de marécages et de moustiques. Ils débarquaient frais et roses comme de beaux bébés, et s'approchaient avec circonspection de mes chevaux. Parfois nous n'étions pas trop de deux pour hisser les plus rebondis ! Les moins

aventureux préféraient le confort de l'attelage et les anglais reconnaissaient alors avec des cris de complet ravissement l'éclat d'ébène de la robe de Goliath, l'envolée nacrée de ses longs fanons blancs, et s'écriaient avec leur accent inimitable :

— Oh, look a Shire ! My god !

Et oui, mon Dieu ! Un Shire ici en pleine Camargue ! Un de ces Old English Black en chair et en os ! Goliath, avec un flegme somme toute très british, demeurait imperturbable.

Aussi bizarre que cela puisse paraître ce fut un été fort plaisant.

Hors la visite de deux gendarmes transpirants et gênés tout aurait même paru parfait. Un beau matin, alors que j'achevais de seller mes petits chevaux, avant l'arrivée bruyante des touristes, la voiture bleue se gara devant le mas de Monsieur Chabadon. Sur le moment je n'y accordais pas plus d'attention, trop occupée par mon travail. Tout à coup Esteban me tapota légèrement l'épaule et m'enjoignit d'une voix étonnement douce, de le suivre. Je finis de sangler avant de lui emboîter le pas. Sur la terrasse plaisamment abritée par la luxuriance d'une vigne vierge, se trouvaient réunis les deux gendarmes ainsi que mon auguste patron, Monsieur Chabadon.

— Aïe pitchounette ! Assieds-toi avec nous. Ces garçons ont une mission qui te concerne ma belle.

Inquiète tout soudain je blêmis et me posais du bout de la fesse sur un banc. Vlad s'installa à côté de moi et darda sa tête lippue vers les représentants de l'ordre. Esteban, lui, telle une ombre rassurante se tint simplement debout derrière moi, marquant par là qu'étant le bras droit de son patron j'étais de facto sous sa protection.

Le brigadier se força a détourner la tête de mon imposant rottweiler et de l'austère silhouette du gardian, puis toussota avant de déclarer :

— Etes-vous mademoiselle Maximilienne Cabagnol ?

Je hochais la tête, ne sachant à quoi m'attendre :

— Bien mademoiselle, est-ce vrai que vous vous êtes enfuie du domicile familial il y a de cela trois semaines ?

Je sursautais :

— Je suis majeure monsieur ! Je suis libre de mes mouvements, je n'ai de compte à rendre à quiconque !

Le gendarme acquiesça, de plus en plus mal à l'aise sous le feu conjugué des regards d'Esteban et de Vlad.

— Certes mademoiselle, à partir du moment où vous n'avez rien volé. J'ai là une accusation de vol de cheval. Vous seriez partie avec un étalon très rare d'une valeur élevée. Est-ce vrai ?

Je frémis de rage. Laure n'en avait donc jamais assez de distiller sa haine ?

— C'est la vérité monsieur, à ceci près que ce cheval m'appartient en tout légalité, et pour vous le prouver je vais de ce pas vous montrer ses papiers !

Après avoir vu les documents de Goliath, les gendarmes s'en retournèrent à la fois confus et furieux, assurant à monsieur Chabadon qu'on ne dérangeait pas la gendarmerie sur de fausses allégations et que certaines personnes en auraient quelques répercussions. Cela me mit en joie pour toute la semaine ! Laure se ferait taper sur les doigts, et moi j'étais libre et hors de son emprise !

La vie était belle.

A partir de ce moment-là pourtant, les gardians commencèrent à me regarder autrement, avec à la fois plus de respect et de pitié. Ils comprirent que je n'étais pas là pour me donner quelques sensations avant de retrouver une vie aisée et facile, mais bel et bien parce que je n'avais pas d'autre alternative. Avec étonnement je les vis sous de multiples prétextes venir m'aider à seller, à nettoyer les stalles, à panser les chevaux, bref il me fut bientôt très difficile de pouvoir me livrer seule à la moindre tâche. Aussitôt comme surgi de nulle part un gardian se métamorphosait à mes côtés et se dépêchait de m'assister

comme une princesse délicate ! C'était à la fois drôle et touchant.

J'avais perdu un père et grâce à eux il me semblait avoir retrouvé une famille. Monsieur Chabadon ne resta pas insensible lui non plus. Un matin alors que je brossais énergiquement mes petits chevaux blancs, secondée par la poigne ferme d'Esteban (comme si celui-ci n'avait rien d'autre de plus urgent à faire) je vis ce grand et vigoureux sexagénaire se camper devant la longue barre où j'attachais les chevaux. Je relevais la tête et lui renvoyais un sourire interrogatif. Il se gratta le crâne avant de faire ;

— Ah vaïe ma pitchoune, je voudrais te montrer quelque chose.

J'objectais qu'il me fallait finir de panser mes chevaux puis de seller avant la prompt venue des touristes. Sans mot dire Esteban me prit mon étrille des mains et monsieur Chabadon posant une main noueuse sur mon épaule me conduisit vers une grange située un peu à l'écart.

Là-dessous se trouvait tout un bric à brac de tracteurs et de machines agricoles hors d'usage, ainsi qu'une réserve de plusieurs centaines de ballots de foin pour l'hiver. Avec sûreté le vieil homme contourna un Massey Ferguson rongé par la rouille, enjamba un tas de foin en vrac, puis se dirigea droit vers une imposante masse sombre recouverte d'une lourde bâche poussiéreuse. Il repoussa son chapeau avant de lâcher :

— Ecoute ma toute belle, je ne sais pas ce que tu penses ni si tu as imaginé où tu passeras l'hiver, maintenant que te voilà toute seulette. Tu sais que la saison terminée tous les gardians s'en vont et toi non plus je ne pourrais te garder...

Je posais une main rassurante sur celle du vieux Chabadon, émue par sa gentillesse :

— Oh ne vous inquiétez pas M'sieur, avec Goliath et Vlad je saurais bien me débrouiller.

— Je sais ma pitchounette, je voudrais juste pouvoir t'aider et faire un peu plus, en souvenir de ton père qui